NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 3 Luglio-Settembre 1999

Proposer la foi dans la société actuelle. Un projet pour l'Église au seuil du XXIe siècle

Claude DAGENS ((Mgr))

p. 372 - 385

https://www.nrt.be/it/articoli/proposer-la-foi-dans-la-societe-actuelle-un-projet-pour-l-eglise-au-seuil-du-xxie-siecle-101

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Proposer la foi dans la société actuelle

UN PROJET POUR L'ÉGLISE AU SEUIL DU XXIe SIÈCLE[1]

C'était il y a cinq ans, en mars 1994. La Conférence des évêques de France venait de me demander d'engager un travail en vue de «proposer la foi dans la société actuelle». Je commençais à peine à exercer ma nouvelle charge d'évêque à Angoulême. Je ne pouvais pas oublier le moment où j'avais été accueilli, quelques mois auparavant, dans notre cathédrale saint Pierre. J'avais moi-même choisi le texte de l'Évangile: c'était le récit de l'appel des premiers disciples de Jésus, ces pêcheurs du lac de Tibériade, et parmi eux, Simon. Dans l'évangile de Luc, l'appel est précédé par une pêche miraculeuse, et d'abord, par cette parole que Jésus adresse au pêcheur Simon: «Avance en eau profonde et jetez les filets» (*Lc 5*, 4). On peut traduire aussi: «Va au large».

Ces quelques mots, avec leur double traduction, je les ai entendus de nouveau en devenant le coordinateur et le maître d'œuvre de ce travail demandé par notre Église en vue de «proposer la foi dans la société actuelle».

Dès le début, et encore davantage depuis quatre ans, ce travail est apparu vraiment comme une expérience spirituelle, engagée sous le signe de la vie apostolique. Des hommes sont là, comme les pêcheurs du lac, après une nuit de travail infructueux. Ils doutent d'eux-mêmes et ils s'inquiètent pour l'avenir. Jésus vient. Lui ose demander l'impossible. Il fait confiance à ces hommes déçus. Il les incite à s'engager eux-mêmes et à se dépasser. «Avance en eau profonde, va au large, et jetez les filets.»

D'emblée, apparaît la double dimension du travail demandé: il s'agit d'avancer en profondeur, et non plus en surface, mais dans la profondeur de notre foi, fondée sur la Parole et sur l'appel de Dieu, et du même mouvement, il s'agit de voir large, d'oser regarder largement cette humanité qui est la nôtre, cette société qui est la nôtre, fragile et inquiète.

Telle est l'expérience spirituelle qu'implique ce travail engagé par l'Église de France en vue de «proposer la foi dans la société

---

1. Ce texte est celui d'une conférence donnée le lundi 15 Mars 1999, en la **basilique saint Martin de Liège, en Belgique.**

actuelle». Je vais donc chercher à rendre compte de ce travail et de cette expérience spirituelle, avec la certitude que l'appel entendu en France peut être entendu ailleurs, et en particulier dans d'autres pays d'Europe. Surtout à l'aube du troisième millénaire, parce que nous voulons vivre ce temps, non pas seulement comme un changement numérique du calendrier, mais comme un temps de grâce et de conversion. Pourquoi et comment avancer en eau profonde et aller au large?

Je répondrai à ces questions en soulignant d'abord les intentions primordiales qui ont inspiré notre travail et les textes qui l'ont accompagné, du rapport initial de 1994 à la *Lettre aux catholiques de France* en 1996[2]. Je voudrais ensuite mettre en relief les conversions nécessaires en vue d'une nouvelle évangélisation: des conversions qui touchent en même temps à la façon de vivre notre foi, de concevoir la mission de l'Église et de nous situer, comme catholiques, dans notre société. Il me restera enfin à parler du combat de la foi dans cette société, avec les points forts et les points sensibles de ce combat.

I. - Des intentions primordiales

1. Non pas une stratégie, mais un acte de discernement

À la base de notre travail, il n'y a eu aucune stratégie, au sens d'un programme calculé, avec des résultats à atteindre et des moyens à mettre en œuvre. Il y a eu avant tout une volonté: la volonté de pratiquer un discernement réaliste au sujet de la situation de la foi chrétienne dans notre société.

Ce discernement, nous l'avons exprimé d'emblée par des questions qui appelaient des réflexions et des échanges approfondis: «Dans les évolutions actuelles de la société et de l'Église, qu'est-ce qui s'efface et qu'est-ce qui émerge? Comment des croyants ont-ils, de fait, relevé les défis qui sont devant eux, en trouvant dans la foi une liberté nouvelle pour exercer leurs responsabilités?»

Cet appel à l'intelligence chrétienne qui cherche à comprendre et à discerner a été entendu. Quelques mois après la diffusion du rapport initial, des réponses ont afflué, provenant de toutes les

2. Le rapport initial. «La proposition de la foi dans la société actuelle» a paru dans *Doc. Cath.* 76 (1994) 1042-1059, et la «Lettre aux catholiques de France» dans *Doc. Cath.* 78 (1996) 1016-1044, et aux Éditions du Cerf, Paris, 1994 et 1996.

régions de France, de personnes ou de groupes formels ou informels. Ces personnes et ces groupes disaient leur satisfaction de pouvoir s'exprimer sur ce terrain de la foi vécue comme une expérience humaine, située et affrontée aux réalités sociales. Je pense en particulier à ce prêtre du Nord, ancien prêtre-ouvrier devenu animateur d'un groupe de catéchumènes dans un quartier difficile. Il avait transcrit les échanges entre les membres de ce groupe: c'était une magnifique révélation de cette puissance de renouvellement que constitue l'adhésion à Jésus Christ. Ces personnes, en marche vers le baptême, insistaient sur les deux découvertes qu'elles étaient en train de faire: la prière et le pardon, la liberté de pouvoir tout confier au Dieu vivant et la force d'aller au-delà des brisures de leur vie.

Autrement dit, l'acte de discernement ne débouchait pas sur des discours théoriques. Il faisait apparaître l'expérience chrétienne de Dieu, vécue par des personnes et des groupes très divers. Il faisait apparaître aussi un besoin considérable de communication entre des croyants sur ce terrain de la foi vécue. Beaucoup des témoignages recueillis insistaient sur ce point: nous avons besoin de nous rencontrer et de nous confronter pour partager la foi qui nous fait vivre et pour nous dire comment cette foi au Dieu de Jésus Christ nous fait tenir dans l'existence et soutient nos responsabilités.

J'en fais moi-même l'expérience au cours des visites pastorales que j'accomplis dans mon diocèse. Quand on pose la question: «Quels sont les signes de l'action de Dieu dont vous êtes témoins?», la parole est libérée et des croyants très différents, et parfois opposés par leurs options particulières, découvrent qu'il existe entre eux une communion profonde, qui s'enracine dans leur relation au Christ et dans leur désir d'en témoigner.

En d'autres termes, la confiance est possible à l'intérieur de l'Église, sur ce terrain primordial de l'expérience chrétienne de Dieu. En donnant aux croyants la liberté de prendre la parole pour témoigner de leur vie de croyants, on donne à l'Église la chance d'apparaître et d'être ce qu'elle est vraiment: le lieu primordial de la foi reçue, partagée, célébrée et annoncée.

2. Servir la liberté de la foi

Je le répète encore: le travail que nous avons engagé n'a rien d'une stratégie. Il s'est présenté d'emblée comme une expérience spirituelle. Mais cette expérience spirituelle est elle-même révéla-

trice. Elle révèle que l'Église tout entière est appelée à exercer sa liberté dans notre société, c'est-à-dire à ne pas se laisser déterminer de l'extérieur, par des critères ou selon des évaluations qui seraient extérieurs à la foi catholique reçue des apôtres.

Entendons-nous bien: nous ne refusons pas les statistiques qui nous disent la baisse de la pratique religieuse et sacramentelle, la diminution et le vieillissement des prêtres, l'effacement d'une certaine mémoire chrétienne et, parfois, un certain éclatement de la communion catholique. Mais, tout en respectant les statistiques, notre travail a voulu que la foi apparaisse pour ce qu'elle est souvent: un défi, c'est-à-dire une attitude libre et déterminée qui reconnaît la réalité des difficultés et des résistances, mais qui choisit de les affronter sereinement et résolument.

Des jeunes sont ici nos maîtres: je pense tout particulièrement à ces garçons et à ces filles de 14 à 18 ans que je rencontre souvent en vue de leur donner le sacrement de confirmation. Beaucoup d'entre eux n'ont pas de racines chrétiennes, ni de mémoire chrétienne. Beaucoup appartiennent à des familles éclatées. Ils sont comme la plupart des jeunes: en manque de repères. Mais plus ils doutent d'eux-mêmes et de leur liberté, plus ils perçoivent la foi chrétienne comme une source de liberté. Ce qui constitue une réalité extrêmement nouvelle: fini le temps où la foi et l'Église semblaient des obstacles à la liberté humaine! Ces jeunes, et aussi un certain nombre d'adultes qui accèdent à la foi, nous reconduisent à la source: croire en Jésus Christ Sauveur est un acte de liberté. La foi chrétienne est vraiment du côté de nos libertés humaines.

Les difficultés et les résistances extérieures demeurent. Mais elles ne dispensent pas les baptisés de se déterminer du dedans de leur foi, et de leur foi exposée, et non plus protégée. Cet appel insistant à la liberté intérieure de la foi comporte une exigence que la *Lettre aux catholiques de France* a développée dans sa seconde partie: il s'agit d'aller au cœur du mystère de la foi, au lieu d'en rester à la périphérie. C'était en d'autres termes ce que disait Paul VI, il y a près d'un quart de siècle, dans l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*: l'Église n'évangélise vraiment que si elle consent elle-même à être évangélisée, c'est-à-dire à redécouvrir la vigueur et la saveur du Christ et de son Évangile[3].

Une femme de chez nous, Madeleine Delbrêl, qui travailla en milieu marxiste, dans la banlieue parisienne, avait formulé la même expérience qu'elle adressait en forme d'avertissement aux

3. Cf. *Evangelii nuntiandi*, n. 15, dans *Doc. Cath.* 58 (1978) 3.

catholiques habitués ou «encasernés»: «Nous défendons Dieu comme notre propriété, nous ne l'annonçons pas comme la vie de toute vie, le prochain immédiat de tout ce qui vit. Nous ne sommes pas les informateurs de la nouveauté éternelle de Dieu, mais des polémistes défendant une vision de la vie à faire durer. Aussi serait-il inutile d'être assez proches pour être entendus, de parler la langue de nos semblables, de leur être présents et existants, si, toutes ces conditions étant remplies, nous n'avions pas retrouvé nous-mêmes le message total que nous avons reçu, et que nous avons à transmettre.»[4]

En d'autres termes, le prix et la condition d'une Église réellement missionnaire, c'est l'appropriation et l'approfondissement de notre foi. L'Église reste sur la défensive, non seulement quand elle est menacée de l'extérieur, mais quand elle ne vit pas vraiment de la foi reçue des apôtres. Pour renoncer à être sur la défensive, l'Église a besoin d'aller à la Source. Le travail d'évangélisation est inséparable du travail de ressourcement de la foi.

II. - Des conversions nécessaires à une nouvelle évangélisation

1. La foi vécue sous le signe du don de Dieu

La première conversion concerne notre façon de vivre et de concevoir notre foi. L'obstacle, à cet égard, ce ne sont pas seulement les indices négatifs, quand ils révèlent la baisse de la pratique religieuse et le vieillissement des prêtres. C'est surtout cette habitude mentale en vertu de laquelle des baptisés considèrent l'identité chrétienne et catholique comme le résultat d'un héritage culturel, garanti par des institutions et par des traditions. Parfois aussi, cette habitude mentale est renforcée par une attitude sociale, qui tend à renvoyer le christianisme dans le passé, à le respecter pour ses réalisations dans l'histoire, mais sans reconnaître sa volonté actuelle de vivre et de se manifester.

Il n'est pas question de nier cet héritage qui est le nôtre. Il est vrai que notre foi s'inscrit dans l'histoire de nos peuples, surtout en Europe, et que nous sommes fiers et solidaires de cette histoire. Mais comme Jean Paul II nous le disait à Reims, en commémorant le baptême de Clovis, «L'Église est toujours une Église du temps présent. Elle ne regarde pas son héritage comme le trésor

4. M. DELBRÊL, *Nous autres, gens de la rue*, Paris, Seuil, 1971, p. 257.

d'un passé révolu, mais comme une puissante inspiration pour avancer dans le pèlerinage de la foi sur des chemins toujours nouveaux»[5].

À l'aube du XXIe siècle, sans rien renier de notre héritage, l'heure est venue de faire apparaître la foi pour ce qu'elle est toujours de façon radicale. Même quand elle s'inscrit dans l'histoire d'un héritage, elle n'est jamais un objet simplement culturel. Elle est d'abord un don de Dieu et un don qui s'exprime en l'être humain par une sorte d'engendrement, de nouvelle naissance selon l'eau et l'Esprit de Dieu.

C'est en raison même de cette référence baptismale que notre rapport initial a accordé une place importante aux catéchumènes, aux jeunes et aux adultes qui marchent vers le baptême et la confirmation, et aussi à ces recommençants qui, après des années d'oubli ou de rupture, renouent avec la vie chrétienne et demandent comme une nouvelle initiation à ce mystère du Dieu vivant qui s'est inscrit en eux.

J'entends encore une femme de mon diocèse, baptisée depuis peu et qui apportait son témoignage lors de notre rassemblement de Pentecôte, l'année dernière. Elle disait avec force: «Il y a beaucoup de demandeurs de Dieu dans notre société. Ils sont aussi l'espérance de l'Église». Cette parole résonnait comme un avertissement. Sommes-nous prêts à reconnaître que la liberté de Dieu n'a pas de limites et qu'elle peut se manifester dans des existences cassées? Sommes-nous prêts à évangéliser ces expériences religieuses *tâtonnantes, parfois sauvages, pour qu'elles s'ouvrent au don de* Dieu manifesté en Jésus Christ? Il ne s'agit pas seulement ici du catéchuménat des adultes ou de nos pastorales d'accueil. Il s'agit pour l'Église entière d'être conduite ou reconduite à la racine de l'identité chrétienne: là où le don de Dieu s'inscrit dans une liberté humaine qu'il vient ressaisir et reconstruire.

On perçoit alors, à travers des visages humains, ce que l'apôtre Paul expliquait aux chrétiens de Corinthe: la force de Dieu rayonne dans la faiblesse humaine. La grâce du Christ vient révéler et libérer des hommes et des femmes captifs d'eux-mêmes. La foi apparaît ainsi pour ce qu'elle est en profondeur et en permanence: non pas une illumination momentanée, mais une source de régénération et une force de libération intérieure, comme pour la femme de Samarie ou pour le publicain Zachée.

---

5. «Homélie de Reims», dans *Jean-Paul II en France, Septembre 1996*, Paris, Le Cerf, 1996, p. 111.

Il est visible alors que l'Évangile du Christ est attendu et reçu dans des conditions nouvelles, non pas comme un code de bonne conduite, mais comme une force pour vivre et pour tenir dans l'existence.

2. L'engagement éducatif de l'Église

Cette autre conversion concerne l'Église elle-même et sa façon d'exercer sa mission, en particulier dans nos sociétés européennes qui ont tendance à la considérer comme une institution parmi d'autres, que l'on réduit volontiers à son influence politique ou à son utilité sociale. Ne faut-il pas admettre que l'Église elle-même, tout en refusant de telles réductions qui ignorent sa vraie nature, doit consentir à un véritable examen de conscience? Car il lui est arrivé et il lui arrive encore de prêter le flanc à ces critiques, lorsqu'elle est obsédée par le souci d'elle-même, qu'il s'agisse du souci de ses propres fonctionnements, ou du souci, encore plus pesant, de ses déchirures.

À cet égard, il faut entendre encore l'avertissement qu'exprimait le Cardinal Danneels, au terme du Synode romain de 1985, lorsqu'il reconnaissait que l'Église a une part de responsabilité lorsqu'on la considère seulement, de façon critique, comme une institution plus ou moins compliquée: «Peut-être avons-nous prêté le flanc, en parlant trop du renouvellement des structures externes de l'Église, et trop peu de Dieu et du Christ»[6].

Il y a pire: c'est lorsque l'on ne perçoit plus que les déchirures du tissu ecclésial et que l'on voit s'opposer l'une à l'autre une «Église du ressassement» et une «Église du ressentiment», la première regardant avec nostalgie vers l'époque où le catholicisme dominait la société, la seconde instruisant le procès de l'autorité dans l'Église, censée être toujours un frein pour les initiatives du peuple de Dieu[7].

L'important, ou plutôt la conversion nécessaire, consiste alors à libérer l'Église du souci obsédant d'elle-même, en lui restituant son identité sacramentelle: elle est le sacrement du Christ pour le salut du monde, le signe et le moyen par lequel s'accomplit la rencontre du Dieu vivant avec notre humanité réelle. Elle l'est dans le Christ: *Lumen gentium cum sit Christus*, comme l'affirme la grande constitution conciliaire sur l'Église, c'est-à-dire qu'elle

6. G. DANNEELS, «Synthèse des travaux de l'assemblée synodale», dans *Doc. Cath.* 68 (1986) 37.

7. Cf. O. BOULNOIS, ***Le catholicisme est-il ringuard?*** **dans *Communio* XV,** 2 (1990) 5-6.

participe à la passion du Christ pour notre humanité, qu'elle n'est pas le Christ, mais qu'elle vient, en son nom et dans la force de son Esprit, «chercher et sauver ce qui était perdu» (*Lc 19*, 10).

Une telle mission est fondamentalement, prioritairement éducative. Il ne s'agit pas d'exercer une influence et encore moins un pouvoir. Il s'agit d'éveiller des libertés humaines au don de Dieu. Proposer la foi dans la société actuelle est une façon de donner la priorité à cet engagement éducatif de l'Église, avec tout ce qu'implique une telle éducation: c'est-à-dire l'exigence élémentaire d'accueillir, d'écouter, d'apprivoiser ceux qui sont en attente de vérité et de vie, mais aussi de conduire jusqu'à la Source de Vérité et de Vie: le Christ Seigneur, mort et ressuscité, qui se révèle en plénitude dans la Parole de Vie et dans le Pain de Vie.

Si les Journées mondiales de la jeunesse célébrées à Paris en août 1997 ont constitué une expérience si marquante, c'est parce que l'Église y est apparue comme un lieu d'initiation et d'éducation, avec tous les éléments constitutifs de l'éducation chrétienne: l'accueil des étrangers, les moments de rencontre et d'échanges, l'écoute de la Parole de Dieu et les rassemblements larges où se faisait l'apprentissage du langage commun de la foi catholique, à travers les sacrements de la foi, le baptême et la confirmation, jusqu'au signe essentiel de l'Eucharistie.

L'Église est apparue ainsi pour ce qu'elle est dans sa profondeur: «signe et moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain» (*Lumen gentium*, n° 1) et, en même temps, elle était visiblement en pèlerinage, cheminant au milieu des hommes pour leur ouvrir le chemin de Dieu et pour leur transmettre l'appel de Jésus: «Venez et voyez!» (*Jn 1*, 39).

3. La proposition chrétienne dans une société laïque

C'est à l'intérieur de notre société telle qu'elle est, démocratique et laïque, que nous voulons librement vivre et proposer notre foi. La *Lettre aux catholiques de France* l'affirme avec vigueur: «Nous tenons à être reconnus non seulement comme des héritiers, solidaires d'une histoire nationale et religieuse,mais aussi comme des citoyens qui prennent part à la vie actuelle de la société française, qui en respectent la laïcité constitutive et qui désirent y manifester la vitalité de leur foi.»[8]

Une telle affirmation comporte au moins un présupposé: c'est la présence des catholiques dans la société qui nous importe, plus

8. ***Lettre...*** **(cité *supra*, n. 2), p. 28.**

que les relations institutionnelles entre l'Église et l'État. Ou plutôt nous estimons que les rapports de forces entre l'Église et l'État ne sont plus aussi déterminants qu'ils l'ont été par le passé. Nous pensons même que la tradition catholique et la tradition laïque peuvent aujourd'hui partager certaines convictions communes qui ne pouvaient pas apparaître au temps où les rapports de forces étaient insurmontables: en particulier le respect de la personne humaine et le souci de la justice pour tous. Mais, quelle que soit cette relative communauté de valeurs, nous ne pouvons pas nous résigner à la privatisation de la foi. Nous n'acceptons pas que le principe de laïcité, sans doute mal interprété, renvoie les convictions religieuses au domaine strictement privé, à l'expérience individuelle de chacun.

La foi chrétienne que nous professons demande à s'inscrire à l'intérieur de notre société laïque. Elle peut même s'y révéler comme une ressource réelle pour inspirer le vouloir-vivre de cette société, surtout à une époque où le manque de repères pour vivre se fait sentir gravement.

Certes, l'Église que nous formons ne cherche pas à retrouver une position hégémonique. Elle sait qu'elle est loin de recouvrir toute la société. Elle n'a pas l'intention de la quadriller. Mais elle veut être fidèle à l'appel de Jésus qui demande à ses disciples d'être «sel de la terre, lumière pour le monde» (*Mt 5*, 13-14). Cela n'est possible que si nous nous situons résolument à l'intérieur de notre société, en partageant sans réserve ses inquiétudes et ses projets. Mais, de l'intérieur de notre société, rien ne peut nous empêcher de manifester notre spécificité chrétienne, et de le faire au moins à deux niveaux différents et inséparables.

Le premier niveau est celui qui concerne l'existence humaine elle-même, dans sa profondeur. Les lettres que je reçois des jeunes en vue du sacrement de confirmation me le disent d'une façon assez impressionnante, à travers les questions de vie et de mort qu'elles posent: «Pourquoi vivre? Pourquoi aimer la vie, même quand elle est dure? Pourquoi ne pas se donner la mort? Où trouver des points d'appui qui permettent de tenir et d'avancer dans l'existence? Comment distinguer le bien et le mal?»

C'est la grammaire élémentaire de l'existence humaine qui est ainsi mise en question. Face à un tel besoin, la foi chrétienne est sommée d'être elle-même, c'est-à-dire de faire valoir cette révélation sur l'homme qu'elle renferme en son cœur: l'homme, tout être humain, est image de Dieu, capable de liberté et d'amour parce qu'il se découvre aimé par le Père des miséricordes et appelé **à participer à la famille de ses enfants.**

Nous devons apprendre à proposer la foi sur ce terrain de notre humanité profonde, qui est inséparable du terrain de la vie sociale, là où s'aggravent les fractures et les cassures. C'est le vouloir-vivre de nos sociétés qui est aussi en question, en raison du chômage et des multiples formes de précarité. Que voulons-nous vraiment pour nos sociétés fragiles? Nous ne voulons pas la violence, la corruption et les inégalités criantes. Mais nous savons mal ce que nous voulons. À quel prix l'être humain ne sera-t-il plus traité comme un objet, ni dans le sein de sa mère, ni au terme de sa vie, ni à l'intérieur des entreprises ou dans le cadre d'un marché international sans contrôle?

J'en ai acquis la conviction, en rencontrant de nombreux élus locaux, au cours de mes visites pastorales: dans un climat assez général de désenchantement et souvent de résignation, l'Église est attendue non pas pour trouver des solutions miracles, mais pour encourager des responsables de la société à mesurer l'enjeu humain des évolutions actuelles. On sent, plus ou moins confusément, qu'elle a quelque chose d'original à dire au sujet de l'être humain, et que sa Parole portera sur l'essentiel. À nous de savoir répondre à une telle attente et de proposer la foi, non pas comme on vend sa marchandise, mais comme on tend la main à des gens que l'on reconnaît pétris de la même humanité, en quête de sens et d'espérance.

III. - Le combat de la foi dans la société actuelle

En proposant la foi dans la société actuelle, que cherchons-nous vraiment? Quel est notre combat? Parler ainsi de combat, du combat de la foi et du combat de l'Église, c'est reconnaître que la proposition de la foi est inséparable d'une certaine résistance à ce qui l'entrave. Mais il ne faut pas se tromper de combat. Notre lutte a un horizon et des exigences incontournables: il s'agit pour nous de manifester l'Amour de Dieu révélé en Jésus Christ sur la Croix, à travers la Pâque. De cette révélation essentielle découlent les points forts et les points sensibles de notre combat.

1. L'homme n'est pas la mesure de l'homme

C'est ici qu'il nous faut résister, sur ce terrain mouvant où l'être humain est menacé d'être traité comme un objet: c'est-à-dire une quantité parmi d'autres, évaluable, manipulable et parfois jetable, **au nom des lois de la génétique ou de l'économie.**

Le drame de l'humanisme athée se joue aujourd'hui en forme pratique dans le domaine complexe des comportements et des lois. Des hommes et des femmes, souvent des jeunes en manque terrible de repères, ne savent plus quelle est leur identité humaine. Surtout s'ils ne trouvent en face d'eux que des institutions, des administrations, des règlements qui tendent à ne les considérer que comme des numéros traitables par ordinateur. L'inhumanité menace alors, et devient parfois si réelle que des êtres humains perdent totalement le goût de vivre. Nous devons résister à ces dérives qui s'enracinent dans un usage pervers de la rationalité humaine réduite à ses capacités calculatrices et manipulatrices.

Mais ce travail de résistance à l'inhumain ne suffit pas. Il appelle un travail positif pour défendre l'humanité des hommes et des femmes menacés de perdre leur dignité et parfois leur existence. Pascal a écrit: «L'homme passe infiniment l'homme». Il y a en tout être humain une transcendance cachée, parfois niée ou refusée, qui demande sans cesse à être reconnue et libérée.

Le combat pour cette reconnaissance et cette libération n'en finit pas d'inspirer des militants, des hommes et des femmes simplement donnés à la cause de l'homme. Mais ici, nous devons être honnêtes et fidèles à l'affirmation centrale de la révélation chrétienne: «Tout homme est une histoire sacrée». Tout être humain est inscrit, dès sa naissance et pour toujours, dans l'alliance de Dieu, quelles que soient ses conditions de vie. Et c'est pourquoi l'abbé Cardijn pouvait dire: «Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde».

Il faut, en cette fin de siècle, déployer cette affirmation dans des conditions multiples. Il faut faire apparaître le prix infini, la valeur irréductible, non marchande, de tout enfant de Dieu. Car «l'homme n'est pas la mesure de l'homme», comme vient de le clamer dans un livre saisissant Xavier Emmanuelli, fondateur de Médecins sans frontières[9]. Il faut que nous apprenions à détecter, à reconnaître, à libérer cette part unique de transcendance inscrite en tout être humain. Alors on ne peut plus seulement parler d'œuvres humanitaires. Il faut parler d'humanité. Il faut sortir de l'ordre établi par la société marchande ou même par les organisations humanitaires. Il faut prendre soin de cet homme, de cette femme qui est là, peut-être tout près de nous et qui attend que l'on s'arrête. Comme le blessé de la parabole (cf. *Lc 10*, 29-37).

9. X. EMMANUELLI, *L'homme n'est pas la mesure de l'homme*, Paris, Presses de la Renaissance, 1999.

C'est l'heure d'entendre à frais nouveaux l'avertissement de Jésus: «J'avais faim et tu m'as donné à manger... J'avais soif et tu m'as donné à boire... J'étais nu, malade ou en prison, et tu es venu me visiter» *(Mt 25*, 35-36). Le combat de la foi est inséparable de ce combat de l'amour, de l'Amour de Jésus Christ qui veut passer par nous pour se dire au monde. Même si certains n'en savent pas la Source.

2. Au cœur de tout, le mystère de la Croix

C'est à nous, peuple de baptisés, qu'il appartient d'aller à la Source et d'y conduire ceux qui cherchent une Source. Nous ne sommes jamais dispensés de savoir au nom de qui nous combattons et de quel Dieu nous sommes les témoins. Le combat de l'amour est lui-même indissociable de la Vérité de Dieu, c'est-à-dire de la figure véritable du Dieu auquel nous nous fions.

On insiste souvent sur l'indifférence religieuse épaisse, massive qui règne dans nos sociétés. Mais il faut parler aussi de l'effervescence religieuse qui cœxiste avec cette indifférence: une effervescence parfois sauvage, où la séduction de la magie, de l'ésotérisme, de l'occultisme s'exerce sans limites.

Il est clair que la modernité n'a pas aboli les aspirations religieuses. Elle a même plutôt réveillé ce vieux fonds de paganisme qui sommeillait en nous et dans notre inconscient collectif. Dans un climat de désenchantement, comment ne pas rêver du divin, du sacré, de ces domaines mystérieux où l'on peut espérer comme une délivrance ou une révélation salutaire?

La foi chrétienne doit faire face à ces séductions avec honnêteté. Nous ne nions absolument pas que le désir religieux fait partie de l'identité humaine, qu'il n'est pas une aliénation, mais une aspiration véritable. Mais nous reconnaissons aussi que face à ce désir, le Dieu d'Abraham et de Jésus répond d'une façon étonnante, peut-être même scandaleuse. Il ne laisse pas l'homme se perdre dans les hauteurs. Il vient lui-même à notre rencontre. Il se tourne vers nous, jusqu'à faire Alliance avec nous. Il se révèle et il se donne à travers sa Création, à travers sa Loi et, en dernière instance, à travers sa Parole faite chair, Jésus, devenu notre frère.

Au sommet de cette histoire se trouve un signe indépassable: un crucifié sur un gibet, «scandale pour les juifs, folie pour les païens» (*1 Co 1*, 23), mais pour ceux qui l'accueillent, révélation bouleversante de l'Absolu de Dieu en notre humanité. Celui qui, sur la croix, crie vers son Père et pardonne à ses bourreaux, ne **nous parle pas d'une domination divine, mais d'une puissance**

inouïe de Don qui va jusqu'au pardon des coupables. Voilà Dieu parmi nous, dans notre chair, au milieu de nos violences, pour que naisse un monde nouveau.

Le signe de la Croix continue à parler avec une force incomparable. Des artistes en témoignent, comme Chagall. Ou des écrivains comme Malraux, cet agnostique, qui ose écrire: «Moi qui ne crois pas à la Rédemption, j'ai fini par penser que l'énigme de l'atroce n'est pas plus fascinante que celle de l'acte le plus simple d'héroïsme ou d'amour. Mais le sacrifice seul peut regarder dans les yeux la torture et le Dieu du Christ ne serait pas Dieu sans la crucifixion»[10].

Face à la mort, surtout quand elle est brutale, il me semble que des jeunes perçoivent cela. Quand un de leurs camarades meurt violemment, par accident ou par suicide, ils sont présents à l'Eucharistie. Ils ne sont pas là pour s'éclater. Ils perçoivent confusément qu'il y a dans l'Eucharistie comme une Source, un Amour plus fort que la mort et la violence.

La même révélation a été perçue au moment de la mort des moines de Tibhérine, bien au-delà de l'Algérie: le grain semé en terre ne meurt pas, il reste vivant et il permet à d'autres d'espérer en cette puissance de Don qui a pour nous le nom de Jésus Christ, Crucifié et Ressuscité.

La Croix, le sacrifice du Christ, l'Eucharistie: voilà où s'enracine notre combat. Ce combat est profond. Il nous oblige à voir large, à espérer largement, à la manière de l'apôtre Paul: «J'en ai l'assurance: ni la mort, ni la vie, ni les dominations, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs, ni celle des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'Amour de Dieu manifesté en Jésus Christ notre Seigneur» (*Rm 8,* 38-39).

F-16021 Angoulême Cedex
226, rue de Bordeaux

Claude DAGENS
Évêque d'Angoulême

Sommaire. — Proposer la foi dans la société actuelle: tel est le projet mis en œuvre par les évêques de France à l'aube de l'an 2000. Il est utile d'expliciter les raisons d'un tel projet: avant tout, un acte de discernement réaliste et une volonté de servir la liberté de la foi. Mais la mise en œuvre d'un tel projet comporte aussi des exigences: car il est nécessaire que la foi apparaisse d'abord comme un don de Dieu, que l'Église se

10. A. MALRAUX, *Lazare*, Paris, Gallimard, 1974, p. 60.

laisse elle-même conduire à la Source de la foi en vue d'évangéliser, et qu'elle n'ait pas peur de pratiquer la proposition de la foi comme un acte public de liberté dans une société laïque. Dans un tel contexte, la foi demeure un combat, en vue de révéler la valeur absolue de tout être humain et de manifester la Croix du Christ comme le sommet et le cœur de tout acte d'évangélisation.

Summary. — Faith, a proposition for today's society: such is the project which has been initiated by the French bishops on the eve of the second millenium. One of the main initiators of this project makes here the reasons for it more explicit. It is above all an act of realistic discernment and a desire to serve a free commitment in faith. It is indeed necessary that faith would appear as a gift from God; that the Church would "re-source" herself in that Source of her faith, and that she would propose faith as being a public act of freedom in secular society. In such a context faith remains a challenge: how should we make manifest the absolute dignity of every human person, and the Cross of Christ as the summit and the heart of any kind of evangelisation?